« Le supplice de Jean Calas »

En 1761, Marc-Antoine Calas, un jeune protestant prêt à se convertir au catholicisme, est retrouvé mort chez son père. Celui-ci est aussitôt accusé d'avoir assassiné son fils pour des raisons religieuses, et condamné par le parlement de Toulouse. Il est torturé et exécuté, sans preuve, après une enquête précipitée, dans une ville hostile aux protestants. Voltaire, averti, se dépense sans compter, en relançant l'affaire en justice et en ébranlant l'opinion publique. Il obtiendra la réhabilitation de Calas et de sa famille.

Il semble que quand il s'agit d'un parricide¹ et de livrer un père de famille au plus affreux supplice, le jugement devrait être unanime, parce que les preuves d'un crime si inouï devraient être d'une évidence sensible à tout le monde: le moindre doute dans un cas pareil doit suffire pour faire trembler un juge qui va signer un arrêt de mort. La faiblesse de notre raison et l'insuffisance de nos lois se font sentir tous les jours; mais dans quelle occasion en découvre-t-on mieux la misère que quand la prépondérance d'une seule voix fait rouer² un citoyen? Il fallait, dans Athènes, cinquante voix au-delà de la moitié pour oser prononcer un jugement de mort. Qu'en résulte-t-il? Ce que nous savons très inutilement, que les Grecs étaient plus sages et plus humains que nous.

Il paraissait impossible que Jean Calas, vieillard de soixante-huit ans, qui avait depuis longtemps les jambes enflées et faibles, eût seul étranglé et pendu un fils âgé de vingt-huit ans, qui était d'une force au-dessus de l'ordinaire; il fallait absolument qu'il eût été assisté dans cette exécution par sa femme, par son fils Pierre Calas, par Lavaisse, et par la servante. Ils ne s'étaient pas quittés un seul moment le soir de cette fatale aventure. Mais cette supposition était encore aussi absurde que l'autre: car comment une servante zélée catholique aurait-elle pu souffrir que des huguenots³ assassinaient un jeune homme élevé par elle pour le punir d'aimer la religion de cette servante? Comment Lavaisse serait-il venu exprès de Bordeaux pour étrangler son ami dont il ignorait la conversion prétendue? Comment une mère tendre aurait-elle mis les mains sur son fils? Comment tous ensemble auraient-ils pu étrangler un jeune homme aussi robuste qu'eux tous, sans un combat long et violent, sans des cris affreux qui auraient appelé tout le voisinage, sans des coups réitérés, sans des meurtrissures, sans des habits déchirés.

Il était évident que, si le parricide avait pu être commis, tous les accusés étaient également coupables, parce qu'ils ne s'étaient pas quittés d'un moment; il était évident qu'ils ne l'étaient pas; il était évident que le père seul ne pouvait l'être; et cependant l'arrêt condamna ce père seul à expirer sur la roue.

Le motif de l'arrêt était aussi inconcevable que tout le reste. Les juges qui étaient décidés pour le supplice de Jean Calas persuadèrent aux autres⁴ que ce vieillard faible ne pourrait résister aux tourments⁵, et qu'il avouerait sous les coups des bourreaux son crime et celui de ses complices. Ils furent confondus, quand ce vieillard, en mourant sur la roue, prit Dieu à témoin de son innocence, et le conjura de pardonner à ses juges.

**Voltaire, *Traité sur la tolérance*, 1763, extrait du chapitre I :
« Histoire abrégée de la mort de Jean Calas »**

¹ Parricide : au XVIIIe siècle, désigne tout meurtre commis à l'intérieur d'une famille (ici sur le fils).

² Rouer : supplicier sur la roue.

³ Huguenots : protestants.

⁴ Persuadèrent les autres.

⁵ La torture faisait encore partie au XVIIIe siècle de la procédure judiciaire.